

SYLVAIN TESSON

QUE FERONS- NOUS DE CETTE ÉPREUVE ?

ENTRETIEN AVEC VINCENT TREMOLET DE VILLERS



TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

30 MARS 2020 / 10 H / **N° 23**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

1. Ce que vous appelez, dans *Les Chemins noirs*, le dispositif (divertissement, performance, commerce, consommation) s'est éteint comme dans un roman de Barjavel. Que vous inspire ce moment ?

L'ultra-mondialisation cyber-mercantile sera considérée par les historiens futurs comme un épisode éphémère. Résumons. Le mur de Berlin tombe. Le règne du matérialisme global commence. L'Histoire est finie annonce un penseur. Le Commerce est grand, tout dirigeant politique sera son prophète, le globe son souk. L'humanité se connecte. Huit milliards d'êtres humains reçoivent le même signal. Le Moldovalaque et le Berrichon peuvent désirer et acquérir la même chose. Le digital parachève l'uniformisation. La Terre, ancien vitrail, reçoit un nouveau nom maintenant que les rubans de plomb ont fondu entre les facettes : « la planète ». Elle fusionne, devient une entreprise, lieu d'articulations des flux systémiques. La politique devient un management et *le management gère le déplacement* pour parler l'infra-langage de l'époque.

Un nouveau dogme s'institue : tout doit fluctuer, se mêler sans répit, sans entraves, donc sans frontières. Dieu est mouvement. Circuler est bon. Demeurer est mal. Plus rien ne doit se prétendre de quelque part puisque tout peut-être de partout. Qui s'opposera intellectuellement à la religion du flux est un chien. Le mur devient la forme du mal. Haro sur le muret ! Dans le monde de l'entreprise il disparaît (règne de l'*openspace*). En l'homme il s'efface (règne de la transparence). Dans la nature il est mal vu (règne alchimique de la transmutation des genres). Les masses décroisées s'ébranlent. Le baril de pétrole coûte le prix de quatre paquets de cigarettes. La circulation permanente du genre humain est tantôt une farce : le tourisme global (je m'inclus dans l'armée des pitres). Et tantôt une tragédie (les mouvements de réfugiés). Une OPA dans l'ordre de la charité est réalisée : si vous ne considérez pas le *déplacé* comme l'incarnation absolue de la détresse humaine vous êtes un salaud.

Et puis soudain, grain de sable dans le rouage. Ce grain s'appelle virus. Il n'est pas très puissant, mais comme les portes sont ouvertes, il circule, tirant sa force du courant d'air. Le danger de sa propagation est supérieur à sa nocivité. Dans une brousse oubliée, on n'en parlerait pas. Dans une Europe des quatre vents, c'est le cataclysme sociopolitique. Comme le touriste, le conteneur, les informations, le globish ou les idées, il se répand. Il est comme le tweet : toxique et rapide. La mondialisation devait être heureuse. Elle est une dame au camélia : infectée.

L'humanité réagit très vite. Marche arrière toute ! Il faut se confiner ! Un nouveau mot d'ordre vient conclure brutalement le cycle global. C'est une injonction stupéfiante car sa simple énonciation incarne ce que l'époque combattait jusqu'alors, et le fait de prononcer ces mots avant leur édicition officielle faisait de vous un infréquentable : « restez chez vous ! ». La mondialisation aura été le mouvement d'organisation planétaire menant en trois décennies des confins au confinement. Du « *no borders* » au « restez chez vous ».

Il est probable que la « globalisation absolue » n'était pas une bonne option. L'événement majeur de cette crise de la *quarantaine*, sera la manière dont les hommes reconsidérerons l'option choisie, une fois calmé le *pangolinate*.

2. Comment qualifier notre inquiétude. À quelles représentations historiques, religieuses emprunte-t-elle ?

On peut se contenter de dire que rien n'est nouveau. Pestes et choléras fauchent les hommes depuis longtemps. L'Histoire, cette contradiction de l'idée de Progrès, n'est que l'éternel retour des désastres et des renaissances. Mais nous avons changé d'échelle. Quand un système change d'échelle, il change de nature. Des drames similaires se produisaient avant le xx^e siècle. Ils n'avaient pas cette puissance de volatilité. L'ampleur de la chose est un problème supérieur à la chose elle-même. La grippe espagnole a tué

3 % de la population mondiale, mais en 1920, la mécanique de la propagation n'avait pas été érigée en instrument de l'organisation globale. N'est-ce pas le principe de propagation qui permet le commerce mondial, le capitalisme financier, l'échange frénétique, l'uniformisation linguistique et culturelle. Pourquoi le virus n'emprunterait-il pas le même courant ?

Quelque chose flottait dans l'atmosphère avant la crise virale. Appelons cela la thèse « effondriste ». Elle fut portée par René Dumont et plus récemment par Jared Diamond. Comprise un peu rapidement, elle rencontre beaucoup de succès. C'est une grille de pensée pratique, ne demandant pas d'effort et flattant un goût humain pour le morbide. Il y a une délectation dans l'imprécation apocalyptique : « Tout va s'écrouler ! » Pour certains prophètes de la catastrophe, nul besoin d'inventer l'avenir, ni de nuancer l'analyse, ni de se jeter à corps perdu dans la conservation de ce qui se maintient. L'effondriste fondamentaliste annonce l'enfer de Bosch et fait des stocks de pâtes. Aujourd'hui, beaucoup se frottent les mains : « Nous l'avions bien dit ! » Aucun n'avait pourtant vu que le coup d'arrêt proviendrait d'un petit animal qui ressemble à un panzer vêtu par Paco Rabane.

3. Vous êtes un homme de mouvement, de grands espaces. Mais en même temps vous avez vécu dans une cabane plusieurs mois. Quels sont vos conseils pour la vie confinée ?

Se rend-on compte de notre chance ? Pendant quinze jours, l'État assure l'intendance de notre retraite forcée. Il y a un an, une part du pays voulait abattre l'État. Soudain, prise de conscience : il est plus agréable de subir une crise en France que dans la Courlande orientale. L'État se révèle une Providence qui n'exige pas de dévotions. On peut lui cracher dessus, il se portera à votre secours. C'est l'héritage chrétien de la République laïque. On peut appliquer le mot de Beaumarchais à la géographie : nous nous donnons la peine de naître en France et sommes mieux lotis qu'ailleurs. Subitement, on a moins envie d'aller brûler les ronds-points, non ?

Soit nous réussissons à faire de cette traversée du temps retrouvé une expérience proustienne (mémoire, pastille à la bergamote, exercice de la sensibilité), soit c'est le vrai effondrement : celui de soi-même.

Heinrich von Kleist dans *Michael Kohlhaas* donne une clef : « du fond de sa douleur de voir le monde dans un si monstrueux désordre, surgissait la satisfaction secrète de sentir l'ordre régner désormais dans son cœur ». À chacun est offerte une occasion (rémunérée) de faire un peu d'ordre en son cœur.

Une inégalité immédiate se révèle. Certains ont une vie intérieure, d'autres non. J'éprouve de la compassion pour ceux qui passeront ces journées loin d'un jardin. Mais j'en ai aussi pour ceux qui n'aiment pas la lecture et ne « se doute[nt] pas le moins du monde qu'un Rembrandt, un

Beethoven, un Dante, ou un Napoléon ont jamais existé», comme l'écrit Zweig au début du *Joueur d'échec*.

On peut savoir gré au président Macron d'avoir lancé dans son discours du lundi 16 mars le plus churchilien mot d'ordre : « Lisez. » C'est tout de même plus beau que « Enrichissez-vous » de Guizot.

Julien Gracq dans *En lisant, en écrivant* donnait semblable indication thérapeutique : « Le livre ouvre un lointain à la vie, que l'image envoûte et immobilise. » Vous voulez explorer vos confins ? Ouvrez des livres. Devant un écran, vous serez deux fois confinés !

Le temps est une substance. Il se modèle. Nous l'avions perdu, on le retrouve. C'est une grâce. La révolution écologique commence par une écologie du temps.

Nous autres humains du XXI^e siècle partons très défavorisés dans le défi qui nous est imparti. Car le nouvel ordre digitalo-consumériste nous a habitués à craindre le vide. La révolution digitale est un phénomène hydraulique. Internet, pompe excrémentielle, remplit l'espace vacant à grand débit. Le tube a soif. Il faut que ça coule ! Soudain le confinement impose une expérience du vide. Il ne faut pas faire comme la connexion intégrale le préconise : remplir tout avec n'importe quoi.

Les hommes qui pourraient nous éclairer en ces temps de récollection sont les Chartreux. Ils s'y connaissent dans la dialectique du tout et du rien. Ils commenceraient par faire ce que je ne fais pas. Se taire.

4. La poésie peut-elle être un secours dans cette solitude ?

Un secours ? Mieux ! Un antidote. Elle prémunit du premier assaut du virus : l'envahissement de la pensée (anxiété en langage de psychologue). Nous autres, du XXI^e siècle, étions sortis de l'Histoire, c'est-à-dire du versement de nos petites individualités dans la machinerie collective. Soudain, quelque chose nous y propulse. « Le siège de l'âme est là où le monde intérieur touche le monde extérieur », écrit Novalis. Le virus est une fleur du mal poussant au contact entre le monde intérieur et extérieur. S'il épargne l'intégrité de notre organisme, il révélera la solidité de notre âme.

5. Vous avez connu l'hôpital, les soins, le dévouement autour de vous. Que voulez-vous nous dire de nos médecins, infirmières qui travaillent jour et nuit pour nous ?

Le général Gallet avait commandé la lutte contre l'incendie de Notre-Dame. Il se trouve chargé de diriger une cellule de crise au temps du virus. Dans les deux cas, lutte contre la propagation. On dit d'ailleurs : « confiner un feu ». Un Plan blanc a été déclenché. Médecins, soignants et infirmiers se pressent aux postillons comme les pompiers aux flammes. Ils montent au front, vêtus de blanc. Ils ne décrochent pas. L'héroïsme n'a pas changé de définition :

sacrifice de soi. La nation se rend compte qu'elle dispose de ces corps qui acceptent de « sauver ou périr ». Nos sociétés sont bien outillées pour les catastrophes. Ainsi des époques. Dans l'Histoire de France, il y a eu des temps bâtisseurs (XII^e siècle), conquérants (Premier Empire), artistiques (Belle Époque). À présent, nous sommes doués pour éteindre les brasiers. La dégradation de l'ordre ancien s'accompagne de l'augmentation des moyens d'urgence. Reconnaissons cela à la modernité : nous savons nous activer sur les décombres. Définition du progrès : amélioration des services de réparation du désastre.

6. Ces heures peuvent-elle être l'occasion d'une réconciliation intérieure et peut être même collective ?

Que ferons-nous de cette épreuve ? Comme je suis naïf, je me dis que les passagers du train cyber-mercantile se livreront à un *aggiornamento*. Les civilisations s'étaient fondées sur quelques principes : séparation, séclusion, distinction, singularisation, enracinement. Confinement, quoi. Quelques décennies ont balayé cela au nom d'une idéologie : le globalisme égalitaire préparatoire à la grande braderie. La propagation massive du virus n'est pas un accident. C'est une conséquence.

On se rend compte soudain d'évidences oubliées. Énumérons-les. Rester chez soi ne veut pas dire haïr son voisin. Les murs sont des membranes de protection et pas

seulement des blindages hostiles. Ils sont percés de portes, on peut choisir de les ouvrir ou de les fermer. Lire ne veut pas dire s'ennuyer.

Autre découverte : l'action politique n'est pas morte. Nous pensions que l'économie régenterait seule le parc humain. Les ministères des affaires étrangères étaient devenus des chambres de commerce pour reprendre le mot de Régis Debray. Soudain, réactivation de la décision d'État. Divine surprise ! Alors que nous pensions la mondialisation « inéluctable » (c'est le mot favori des hommes politiques, blanc-seing de leur démission !) nous nous rendons compte que l'inéluctable n'est pas irréversible et que la nostalgie peut proposer de nouvelles directions ! Soudain, le Président annonce la fermeture des frontières de Schengen et confine sa population. Il est donc possible de décider de décider. Devant la prétendue inéluctabilité des choses, le virus du fatalisme possède son gel hydroalcoolique : la volonté.

« En marche ! » est finalement un merveilleux slogan, une fois accompli le demi-tour.

SYLVAIN TESSON.

Entretien paru dans *Le Figaro*, 19 mars 2020. Avec nos remerciements au *Figaro* et à Vincent Tremolet de Villers

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





*La mondialisation devait être heureuse.
Elle est une dame au camélia : infectée.*

SYLVAIN TESSON

SYLVAIN TESSON A NOTAMMENT PUBLIÉ AUX ÉDITIONS GALLIMARD DANS
LES FORÊTS DE SIBÉRIE (PRIX MÉDICIS ESSAI 2011), *UNE VIE À COUCHER*
DEHORS (GONCOURT DE LA NOUVELLE 2009) ET *SUR LES CHEMINS NOIRS*
(2016). SON DERNIER LIVRE, *LA PANTHÈRE DES NEIGES*, A REÇU LE PRIX
RENAUDDT 2019.

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

30 MARS 2020



Que ferons-nous de cette épreuve ? Sylvain Tesson

Cette édition électronique du livre
Que ferons-nous de cette épreuve ? de Sylvain Tesson
a été réalisée le 30 mars 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072910531